

Baudelot & Establet

Les tontons flingueurs d'inégalités

Comprendre comment le système éducatif reproduit les inégalités, c'est depuis plus de quarante ans le sujet récurrent des travaux des deux sociologues Christian Baudelot et Roger Establet. Dans *L'élitisme républicain* publié par La république des idées, ils montrent en comparant les résultats des pays ayant participé aux évaluations PISA combien le système scolaire français reste élitiste, produit de fortes inégalités et ignore les bonnes pratiques.

Cela fait plus de quarante ans qu'ils travaillent ensemble, depuis la publication en 1971 de *L'école capitaliste*. Ce sont les sociologues Christian Baudelot et Roger Establet, mais ils affichent une telle complicité que tel un vieux couple, on a fini par les appeler tout simplement « Baudelot et Establet », un peu comme on dirait « Smith et Wesson » : normal cela fait plus de quatre décennies qu'ils flinguent des idées reçues. La dernière en date est celle de l'inintérêt supposé des évaluations internationales PISA conduites par l'OCDE. Présents à l'Université d'automne du SNUipp pour une plénière qui a fait plus que salle comble, les deux messieurs ont fait une nouvelle fois preuve de leur vivacité intellectuelle et de la pertinence de leurs analyses. Comme ces grands artistes sur lesquels le temps n'a pour seul effet que de raviver leur créativité, ils ont cette capacité enviable par tous de renouveler les idées. Un vrai bain de jouvence pour l'Ecole.

Roger Establet

*Roger Establet
Professeur émérite de
sociologie
Université de Provence*



Pierre Magnetto
Gilles Sarrotte
Sébastien Sühr



Constat simple et fait par tous sur PISA, la France est mal classée. « Elle n'occupe pas une position catastrophique, mais elle est tout à fait moyenne » insiste Christian Baudelot. En 2006 elle se classait en 17^e position pour l'écrit, en 17^e pour les maths et en 19^e pour les sciences. Selon le sociologue, la publicité faite autour de ces résultats a le don d'agacer les enseignants. « Ce que retiennent la presse et les commentaires officiels, c'est le classement. Or, le palmarès est ce qu'il y a de plus fragile et de moins intéressant dans PISA », assène le chercheur bousculant les a priori, invitant chacun à ne pas se fier aux apparences et à aller plus loin. Aller plus loin, c'est précisément ce qu'a fait le tandem. « Les évaluations PISA ne sont que des premières données et il vaut mieux continuer de les interroger » assure Roger Establet. Ce questionnement a conduit les deux scientifiques vers une conclusion globale, « les inégalités sont partout, les études

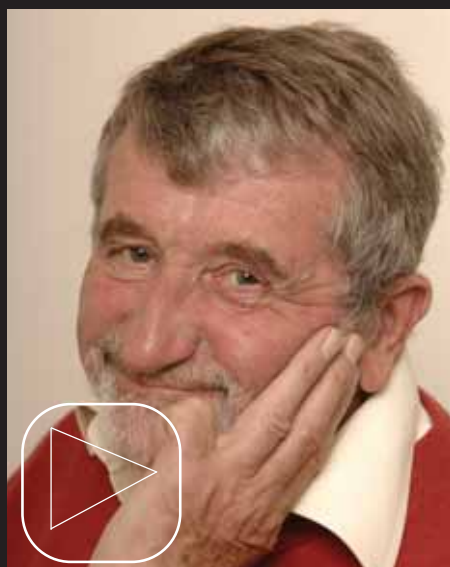
PISA généralisent le constat fait par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans les années 60 ». Tous les pays évalués sont confrontés aux mêmes problèmes sociaux (inégalités sociales, inégalités filles garçons, échec massif touchant davantage les garçons que les filles, accueil d'enfants immigrés...). Mais ce qui les distingue, c'est leur niveau de réussite. Les meilleurs aux PISA sont aussi ceux qui compensent le mieux ces inégalités. A ce petit jeu, la France est bien l'élève médiocre que laisse présager son classement aux évaluations. « Nos scores sont faibles parce que nous avons une part extrêmement importante d'élèves faibles ou très faibles. Notre système scolaire est extrêmement sensible à l'origine sociale des parents. Nous sommes parmi les pays où les écarts de performance sont les plus forts entre le quart des élèves les plus favorisés socialement et le quart des élèves les moins favorisés socialement », ajoute Christian Baudelot.

Alors, si les questions sociales sont les mêmes pour tous, autant aller voir comment on s'y prend ailleurs pour « limiter les inégalités ». Baudelot et Establet se sont rendu compte que « quand un pays a peu d'élèves faibles, il a beaucoup de forts » et donc, inutile d'avoir une politique scolaire élitiste si l'on veut produire des élites, bien au contraire, mieux vaut démocratiser. Et les duettistes de pointer « la Finlande ou le Canada qui parviennent à mener d'un même mouvement toute une génération, en évitant les échecs scolaires les plus catastrophiques. D'abord on y forme des élites nombreuses et d'autre part, on produit moins de différences entre les enfants de différents milieux ».

A les entendre, la France aurait plutôt tendance à tourner le dos aux bonnes pratiques. Estimant que la carte scolaire joue de moins en moins son rôle de « rempart contre les inégalités », ils soulignent que les PISA confirment certaines études portant sur les effets de l'hétérogénéité puisque les meilleurs du classement international évitent soigneusement de déroger à ce type d'organisation. Ils notent aussi que malgré la création du collège unique qui établit un socle commun, « des filières discrètes » se constituent en France autour de la réputation des établissements d'enseignement, des stratégies de contournement de la carte scolaire et de la constitution de classes de niveau.

Enfin, les deux pourfendeurs des idées toutes faites reviennent sur le redoublement dont l'utilité a déjà été mise en cause par d'autres enquêtes. Les données de PISA sont sans appel, on ne redouble pas en Finlande ou au Japon et cela ne provoque pas de nivellement du niveau général par le bas. Les taux les plus élevés de redoublement sont inférieurs à 15% dans l'OCDE sauf chez le mauvais élève France qui affiche un record « abyssal » de 40% d'élèves ayant à 15 ans entre 1 an et 3 ans de retard. En conclusion, Baudelot et Establet estiment que les Français seraient bien inspirés d'aller voir ce qui se passe ailleurs et d'essayer de s'en servir pour tenter « d'améliorer les choses chez nous ».

Christian Baudelot



*Professeur de sociologie
au Département de
sciences sociales
Chercheur au Laboratoire
de sciences sociales
École normale supérieure - Paris*

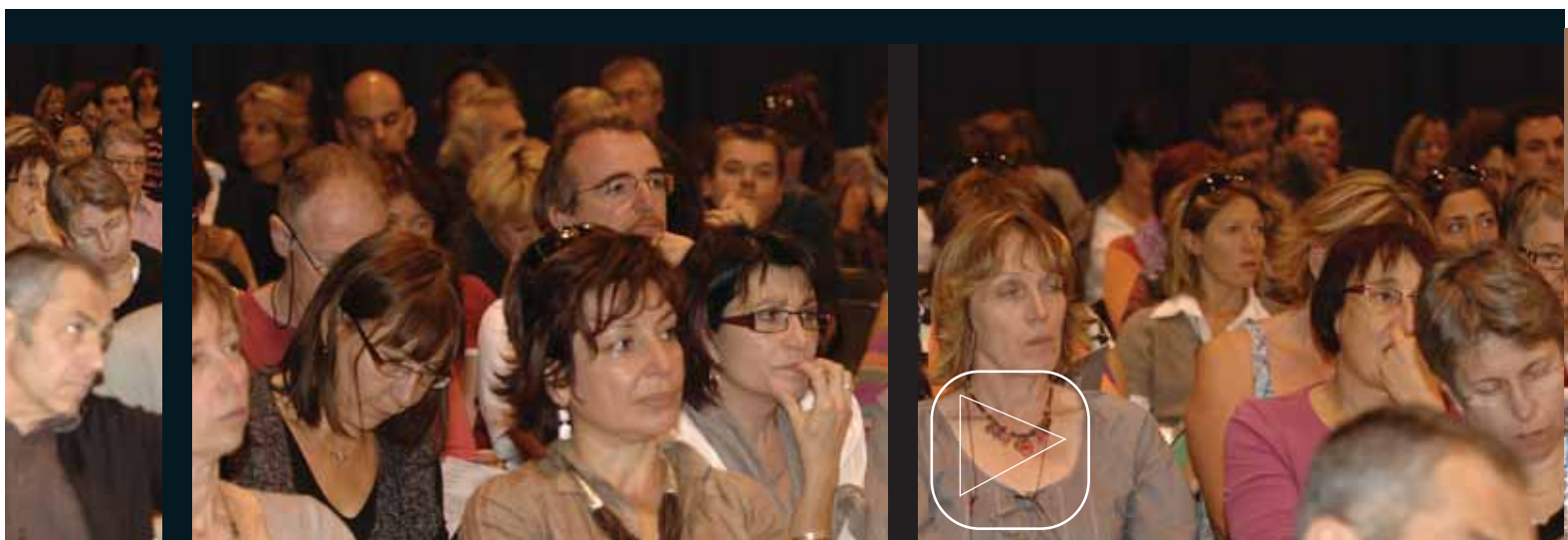
« on ne considère pas Pisa comme un palmarès qui servirait à diviniser d'autres systèmes scolaires. C'est plutôt un chantier qui doit nous aider à comprendre pourquoi certains pays sont plus performants et efficaces pour certains élèves »

Plus de 40 ans de travail commun

Le duo « d'iconoclastes », ainsi nommé depuis de longues années, les sociologues Christian Baudelot et Roger Establet ont visiblement tenu à entamer cette séance plénière d'ouverture de l'Université d'Autonne du SNUipp en resituant « L'élitisme républicain » titre de leur dernier ouvrage, dans l'historique de leur collaboration. « Nous travaillons sur les questions d'égalité depuis plus de 40 ans ». Un intérêt toujours confirmé pour ces questions où le système éducatif est interrogé comme instrument d'égalité et des inégalités sociales et scolaires, comme facteur de développement économique. Ainsi ils soulignent la « conception militante de (leur) travail pour transformer l'école » et « l'importance » qu'ils ont donnée dans ce cadre à l'école élémentaire, pour l'élargir peu à peu à l'université. Ils rappellent

comment dans les années 60 cette « réflexion précieuse depuis Celestin Freinet qui émanait profondément de l'école élémentaire a servi, espèrent-ils positivement à transformer nos pratiques, à transformer un peu l'enseignement supérieur français ». C'est en prenant appui sur cette réflexion qu'ils ont toujours voulu prolonger, mais différemment, le travail de leurs prédécesseurs, les sociologues Bourdieu et Passeron qui « l'ont fait à partir du sommet de l'école c'est-à-dire à partir des héritiers de l'enseignement ». Au début des années 1970, ils rappellent qu'ils « essayèrent de regarder de près l'importance du diplôme dans l'insertion et dans la qualification pour comprendre que ce n'était pas du tout une illusion de croire dans leur efficacité et aussi dans l'inégalité parce que ce sont ceux qui n'en

disposent pas qui sont les moins bien pourvus à l'égard du marché du travail. » Mais ce dont les sociologues manqueront dans les années 70 pour poursuivre leurs travaux « c'était de l'évaluation des compétences scolaires, des compétences acquises par les élèves. » Les données apportées par les tests de l'armée puis plus tard, au cours des années 1980, par les travaux de Claude Thélot conduiront à l'émergence d'instruments de collecte nationaux sur les compétences qui seront complétés au seuil des années 2000 par les évaluations internationales PISA. Les ouvrages les plus connus qui ont jalonné ce travail commun ont pour nom L'école capitaliste en France (1971), L'école primaire divise (1975), Le niveau monte (1989), Allez les filles (1992), Quoi de neuf chez les filles (2007).



Etude complémentaire. Les forts entre eux

R

oger Establet a étudié les résultats des élèves selon leur niveau de réussite en écrit et en maths. Pour la majorité d'entre eux le niveau est équivalent d'une discipline à l'autre, mais les différences entre filles et garçons sont importantes. Des phénomènes généraux communs à tous les pays quelque soit leur classement à PISA et pouvant nourrir une réflexion en faveur de la lutte contre l'échec scolaire en France.

« Les évaluations PISA ne sont que des premières données. Plutôt que de dire qu'elles sont bonnes ou qu'elles sont mauvaises, il vaut mieux continuer de les interroger ». Suite à la publication de l'Elitisme républicain, Robert Establet s'est engagé dans une recherche complémentaire à partir des résultats des évaluations. L'étude portant sur les résultats de 2003 alors que le niveau des compétences scientifiques n'était pas encore évalué, le sociologue a cherché à savoir quels étaient les élèves qui avaient de bons, de moyens ou de mauvais résultats dans les deux disciplines de l'écrit et des mathématiques et quels étaient ceux qui pouvaient avoir des différences de niveau selon les disciplines. Cette étude a pris en compte un paramètre supplémentaire en cherchant à observer les différences sexuées. Le premier résultat de l'enquête démontre que 60% des élèves des pays de l'OCDE se situent sur une diagonale qui attribue un même niveau à chacun dans les deux matières. Le faible en français est faible en math, le moyen est moyen et le fort est fort. La différence selon les pays tient cependant au fait que le nombre de faibles, moyens ou forts varie en fonction du classement aux évaluations. Autre enseignement, quand un élève est faible en compréhension de l'écrit, il n'est presque jamais bon en maths.

L'observation des différences entre filles et garçons a mis en évidence plusieurs phénomènes. Le premier est que les garçons ont de meilleurs résultats en mathématiques que les filles. « Quand nous nous mettons au niveau moyen, on s'aperçoit que lorsque les filles sont moyennes elles sont souvent fortes à l'écrit et moyennes en maths, tandis que pour les garçons c'est le contraire » commente le sociologue. Avant d'ajouter que ce travail fait sauter aussi un a priori, celui selon lequel certaines cultures seraient plus portées que d'autres sur certaines disciplines. « On entend dire que les Allemands seraient des matheux, que les Italiens seraient plus portés sur l'écrit, c'est complètement faux ». Enfin, dernier phénomène souligné par l'enquête, l'échec scolaire massif concerne davantage les garçons que les filles.

« Tous ces phénomènes ne sont pas propres à notre pays. Ils sont généraux, mais avec des niveaux différents d'intensité entre les pays. Cela prouve simplement que ceux qui réussissent mieux que nous ont les mêmes problèmes sociaux que nous. Nous avons donc intérêt d'aller les étudier pour voir comment ils s'y prennent, non pas pour les copier, mais pour réfléchir et s'en inspirer afin d'améliorer les choses chez nous », conclut Roger Establet.

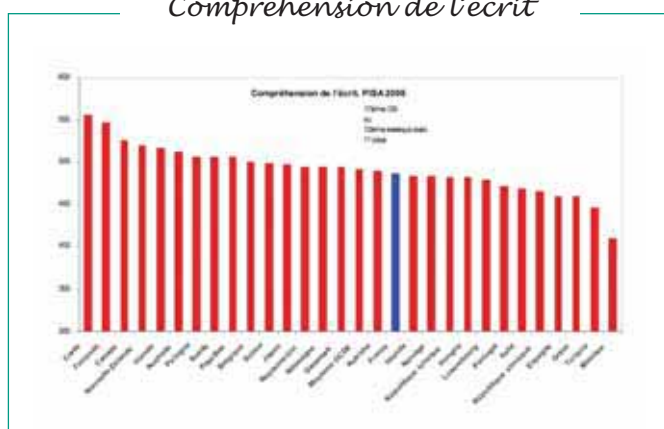


« La France est un des pays où la pénalisation scolaire est très forte selon que l'on est bien né ou mal né, socialement ».

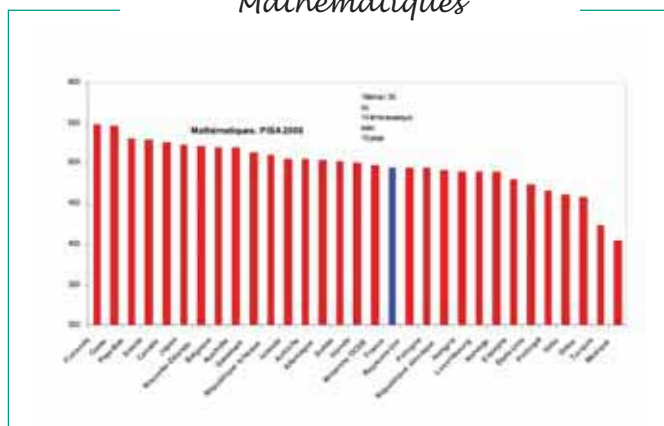
Un rang médiocre

Aux évaluations PISA de 2006, la France s'est classée 17^e en compréhension de l'écrit. Elle occupe la même place si l'on considère les résultats des élèves français aux évaluations en mathématiques. Enfin, pour ce qui est des performances scientifiques, elle se classe en 19^e position. Le rang dans le classement que nous évoquons ne tient pas compte de la moyenne des pays de l'OCDE qui apparaît ici deux rangs avant la France pour l'écrit, un rang pour les mathématiques et trois rangs pour les sciences. 29 pays étaient évalués en écrit et 30 pour les deux autres disciplines. Les évaluations sont organisées tous les trois ans depuis 2000. Les dernières en date, celles de 2009, seront publiées dans le courant de l'année 2010.

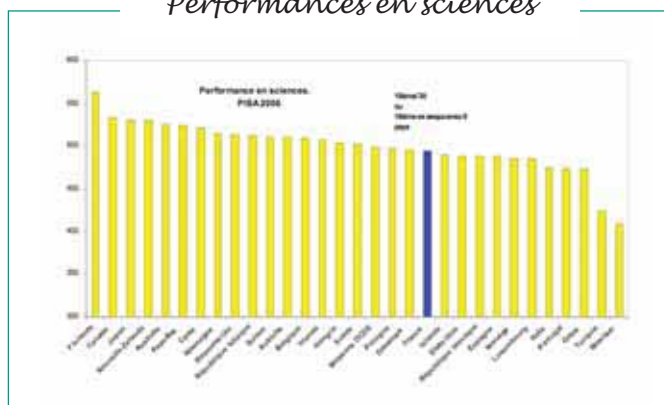
Compréhension de l'écrit



Mathématiques



Performances en sciences





C'est quoi PISA

Depuis 2000, l'OCDE conduit tous les trois ans une vaste évaluation des jeunes de 15 ans dans 30 pays de l'organisation : PISA. Le Programme for international Student assessment (programme pour des évaluations internationales), portait en 2000 sur l'évaluation de la maîtrise de l'écrit. En 2003 s'est rajoutée l'évaluation de la culture en mathématiques et en 2006 celle des connaissances en sciences. La prochaine étude PISA est en cours puisqu'elle porte sur 2009.

PISA évalue les principales connaissances faisant partie du socle commun, socle commun à peu près équivalent entre les pays puisque l'âge choisi pour l'évaluation, 15 ans, correspond en moyenne à l'approche de la fin de la scolarité obligatoire.

Dans chaque pays évalué, 4 500 à 10 000 élèves sont concernés. En France, en 2006, 5 000 ont répondu au questionnaire PISA ce qui fait dire à Christian Baudelot et Roger Establet que l'échantillon est représentatif : il s'agit d'un échantillon aléatoire d'établissements scolaires publics ou privés intégrant aussi un critère d'âge, l'âge des élèves étant échelonné de 15 ans et 3 mois à 16 ans et 2 mois. En revanche, la classe dans laquelle les élèves sont scolarisés n'entre pas en ligne de compte pour la constitution de l'échantillon.

<i>Part d'élèves de 15 ans au niveau 1 et en dessous en France</i>			
	2000	2003	2006
Compréhension de l'écrit	15,2	17,5	21,8
Mathématiques	nc	16,6	21,3
Culture scientifique	nc	nc	21,1

Le grand écart français

« Nous sommes le pays où selon l'origine sociale, les écarts sont les plus importants entre les élèves d'origine favorisée et les autres ». C'est un des enseignements que Roger Establet donne à voir des résultats PISA. Ainsi, en culture scientifique, il est de 122 points en France alors qu'il n'est que de 63 en Finlande, 68 au Canada et 87 en Espagne. Même verdict concernant la compréhension de l'écrit et les mathématiques, où les écarts selon le statut économique social et culturel des familles sont tout aussi conséquents.

Ce problème est-il insoluble ? « Tout au contraire » avancent les deux sociologues. Ces comparaisons internationales montrent qu'il y a des pays qui parviennent à limiter les inégalités, mais que « ce n'est pas le cas de la France ». A tel point qu'en Finlande, là encore, un enfant d'ouvrier a de meilleures performances en mathématiques qu'un enfant français de catégorie favorisée. Mais, cette comparaison a-t-elle un sens ? La Finlande pays

socialement homogène n'a rien à voir avec la France. Elle ne possède pas, par exemple, une population allochtone dont on sait qu'elle subit de plein fouet le poids des inégalités sociales. Là encore, PISA défait les stéréotypes. « Le pourcentage d'immigrés dans un pays ne fait aucunement baisser la moyenne de performance de son système scolaire » insiste Roger Establet. Même constat concernant les inégalités sexuées, celles-ci ne sont pas une fatalité, les écarts entre les filles et les garçons étant très réduits dans les pays affichant une performance globale très forte.

Et Roger Establet d'ouvrir une perspective à méditer. « On voit aussi que les systèmes qui atténuent les inégalités possèdent une efficacité globale plus forte. Les pays de l'OCDE qui limitent les effets de l'héritage social et culturel sont caractérisés par un meilleur niveau scolaire. Les systèmes scolaires les moins inégaux socialement sont aussi les plus efficaces ».

« Les élèves venant de l'étranger sont toujours surpris qu'on utilise assez facilement l'adjectif « nul » dans le système scolaire français. Cette pratique dévalorisante très ancienne a un effet traumatisant alors que d'autres pays évaluent les élèves par rapport à leurs propres progrès ».



Les filières discrètes au sein de l'école

L'étude PISA met très nettement en évidence que « les pays qui affichent les meilleurs scores de réussite sont ceux qui ne pratiquent pas les filières précoces » nous disent Christian Baudelot et Roger Establet. Ceux qui ont su offrir pour tous les élèves jusqu'à 15 ans et jusqu'à la fin de la scolarité obligatoire un tronc commun. Pourtant, la France qui a supprimé officiellement les filières ne figure pas en tête de peloton. La culture élitiste qui traverse notre système scolaire et notre société est-elle en cause ? L'hypothèse est évoquée. Toujours est-il que les deux sociologues

étaient la thèse de la reconstitution de filières précoces discrètes en France. Trois constats le confirment. En premier lieu, chacun le sait « tous les établissements ne se valent pas ». Jusqu'à la fin des années 1960, on pointait deux grandes inégalités sociales. L'origine sociale des élèves et le sexe influent fortement sur les inégalités scolaires. Les établissements se valaient et ne jouaient pas de rôle dans ce domaine. Ce n'est plus le cas, il y a maintenant des dynamiques d'école et d'établissement. En second lieu, la carte scolaire. Pendant très longtemps la carte scolaire a été un rempart

contre les inégalités. Elle ne l'est plus de la même manière. « Parmi les nouvelles inégalités scolaires, il y a en particulier tous les mouvements organisés par les familles, les demandes pressantes de parents pour retirer leurs enfants d'écoles et de collèges de quartiers difficiles pour les scolariser en centre ville. Chefs d'établissement et administrations ont du mal à résister ». Enfin la constitution dans les classes de groupes de niveaux « est une façon discrète et silencieuse de reconstruire de la discrimination au sein de l'école ». Des études ont éclairé ce phénomène.

Groupes de niveaux et inégalités scolaires

« La majorité des recherches montrent également que les classes ou les groupes de niveau homogènes accroissent les inégalités scolaires entre élèves, par rapport à des groupements hétérogènes. » Issue d'une étude synthétisée par Marie Duru-Bellat, professeur à l'Université et à l'Institut de Bourgogne (IREDU), pour la Commission du débat sur l'avenir de l'école en

avril 2004, cette phrase résume les résultats mis en exergue par les sociologues Christian Baudelot et Roger Establet dans leurs derniers travaux sur les évaluations PISA. La constitution de groupes de niveaux dans les classes se traduit par des effets analogues à ceux de filières précoces au sein du système éducatif. La synthèse poursuit et explicite : « ceci s'ex-

plique par le fait que les élèves forts regroupés dans des groupes forts progressent plus que s'ils étaient scolarisés dans un contexte hétérogène, alors qu'à l'inverse les plus faibles progressent moins quand ils sont regroupés entre eux que quand ils fréquentent un groupe hétérogène, dont le niveau moyen est supérieur au leur. »



Le redoublement totalement inefficace

Il n'est pas bon de faire redoubler les élèves. L'enquête Pisa le pointe avec une certaine acuité. « C'est dans notre pays que la pratique du redoublement est la plus répandue » constate chiffres à l'appui Christian Baudelot (voir ci-contre). Triste record international. Selon les évaluations PISA, en 2003, 40 % des Français de 15 ans étaient « en retard » d'au moins une année, seul loin devant, la majorité des pays évalués avec des taux limités à 10%, certains allant jusqu'à 15%. « La comparaison avec les pays qui obtiennent les meilleurs résultats dément la certitude selon laquelle le redoublement produit de meilleurs résultats » évoque le sociologue. Il n'y a donc pas de "nivellement par le bas" lorsqu'un pays abandonne le redoublement. Dans la salle, le constat interroge. « Comment font donc les autres pays ? » Christian Baudelot explique que les études sont encore

pacellaires. « Le Japon et la Finlande, les deux seuls pays précisément observés, ont une approche radicalement différente dans leur manière d'évaluer leurs élèves. Pour eux, la valeur de l'élève ne s'établit pas par comparaison avec les résultats des autres élèves mais au regard de sa propre progression ». Cette conception influe les pratiques des enseignants. « Comparer un élève à lui-même oblige à individualiser les parcours et non pas à établir un classement. ce qui amène les enseignants à observer les élèves par rapport à leur capacité à dépasser leurs propres difficultés. » Le sociologue file alors la métaphore sportive. « En France, il y a au contraire une culture précoce du classement qui produit comme dans tous les sports de masse des champions et une élite ».

0% d'élèves en retard : Islande, Japon, Corée du Sud, Norvège, Royaume uni, Finlande

« Ces résultats montrent que l'échec scolaire n'est pas une fatalité. On retrouve les mêmes problèmes partout. Certains pays les ont résolus beaucoup mieux que nous. Voilà, donc des raisons de se mobiliser pour faire en sorte que l'école soit plus efficace et juste ».





Biblio : Roger Establet, Christian Baudelot

- *L'élitisme républicain : l'école française à l'épreuve des comparaisons internationales*, C. Baudelot-Roger Establet, Le Seuil, 2009
 - *Lire Le Capital*, PUF, R. Establet, "Quadrige", 2008
- *Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés*, C. Baudelot - R. Establet, Nathan, 2007
- *Durkheim et le suicide*, C. Baudelot - R. Establet, PUF, "Philosophies", 2007
- *Suicide, l'envers de notre monde*, C. Baudelot - R. Establet, Le Seuil, 2006
 - *Radiographie du peuple lycéen*, R. Establet, ESF, 2005
 - *Et pourtant ils lisent...*, C. Baudelot, Seuil, 1999
 - *Allez les filles*, C. Baudelot - R. Establet, le Seuil, 1992
- *Le niveau monte*, C. Baudelot - R. Establet, Le Seuil, 1992
 - *L'école primaire divise*, C. Baudelot, Maspéro, 1975
 - *La petite bourgeoisie en France*, R. Establet, C. Baudelot, Maspéro, 1974
- *L'école capitaliste en France*, R. Establet, C. Baudelot, Maspéro, 1971

